



SOCIÉTÉ

Grand oral, grande première

La toute nouvelle épreuve du bac commence ce matin. Un demi-million d'élèves sont convoqués jusqu'au 2 juillet. Alors que l'enjeu pour la philo était minime, cette fois, la pression monte d'un cran.

THOMAS POUPEAU

« **C'EST LE JOUR** où il ne faut pas se rater. Donc, oui, il y a un peu de stress. Ce grand oral, c'est tout ce qu'il reste du bac version Covid-19 ! » Niels, 17 ans, a la voix calme, posée. Une sérénité pourtant toute relative : l'ado, élève au lycée Montesquieu d'Herblay (Val-d'Oise), a bachoté très sérieusement pour l'épreuve inédite qui démarre ce matin. Jusqu'au 2 juillet, 525 760 candidats vont y passer. « C'est nouveau, nous n'avons pas de recul ou d'anciens candidats à questionner. Cela ajoute au stress », pointe de son côté Abdou, 18 ans.

Le grand oral, une épreuve de quarante minutes dont vingt de préparation, est une grande première, l'épreuve phare du baccalauréat revu par Jean-Michel Blanquer. L'ancien recteur de Guyane l'a maintenu, contrairement aux spécialités passées en contrôle continu, en l'aménageant pour tenir compte du contexte sanitaire, mais moins que la philo, devenue, elle, quasiment facultative.

Devant deux enseignants, le candidat devra présenter une problématique, préparée durant l'année, sur l'une de ses deux spécialités (histoire-géopolitique, arts, littérature étrangère, physique, sciences de la vie et de la Terre, etc.), échanger sur le programme de 1^{re} et de terminale, avant de détailler son projet d'orientation. Objectif : s'inspirer des oraux des grandes écoles pour redonner un peu de solennité au diplôme et préparer les élèves au supérieur, où les prises de parole devant un jury sont légion.

Entre improvisation et demi-jauge

Pour être prêts ce matin, candidats et profs ont dû un peu improviser. « La préparation s'est faite au fil de l'eau depuis

quelques mois, durant les heures de spécialité. On a eu les détails du déroulé en février. Préparer nos questions a été plus ou moins compliqué selon les matières choisies », explique Marguerite, 17 ans, lycéenne à Chantilly (Oise). Et pour cause : « En histoire, ou dans les matières littéraires, on a l'habitude de problématiser les choses, de poser des questions, comme c'est demandé pour le grand O. Mais, en maths ou en physique, pas du tout. C'était 100 % nouveau ! »

Il a aussi fallu gérer la demi-jauge mise en place dans les lycées à partir de novembre. « C'est sûr que préparer un oral derrière un écran, cela peut paraître... bizarre, reconnaît Niels. Mais cela ne m'a pas dérangé plus que cela, cela m'a même libéré du temps à la maison pour bosser. » Marguerite, elle, aurait toutefois aimé « avoir plus d'échanges avec les profs », ou même « pouvoir travailler plus souvent avec les amis ».

Certains établissements ont organisé des oraux blancs. « J'en ai eu un en mars, devant la classe, un autre en mai, devant deux de mes profs », raconte Hugo, 17 ans, lycéen à Pontoise (Val-d'Oise), qui s'est aussi entraîné « devant son miroir », puis ses parents, en utilisant son téléphone portable pour « gérer son temps ».

Répondre en anglais ou en français ?

Marguerite est allée encore plus loin. « J'ai fait un stage de théâtre en février. On a appris comment parler en public, gérer les blancs, les silences, mes intonations ou parer à un trou de mémoire, détaille-t-elle. C'est ce qui m'a le plus aidée, parce que, à part quelques exposés, je n'avais jamais pris la parole devant un jury », ajoute encore l'ado.

Sur le fond, de quoi vont-ils

causer ? En littérature anglaise, Niels convoquera probablement George Orwell, auteur de « 1984 », pour parler dystopie (le récit d'une société qui sombre dans le malheur). Et en histoire-géopolitique, il se demandera s'il faut « rendre les œuvres d'art à leurs pays d'origine ». Son récit est rodé. « La seule chose que je n'ai pas encore décidée, si le jury choisit de m'interroger sur la littérature anglaise, c'est si je réponds en français ou en anglais », explique-t-il docement.

Un entraînement pour la fac

De son côté, Hugo a choisi de reconduire les deux thèmes des oraux blancs où il a cartonné : « Faut-il continuer à juger les criminels de guerre nazis ? » pour la spécialité histoire-géopolitique, et « Que représentent les hydrocarbures pour le Moyen-Orient ? » au rayon sciences économiques et sociales. « Cela a fonctionné une fois, il n'y a pas de

raison que je me plante le jour J », espère-t-il.

Quant à Marguerite, elle a préparé un sujet transversal sur « la reconnaissance des mathématiciennes dans l'histoire », pour lier ses deux spécialités (histoire et maths), et un second, « purement algébrique », sur les capacités physiques d'un... jeu de cartes. « Problème : je ne sais pas si je peux apporter un jeu pour ma démonstration. Je vais le prendre et je demanderai au jury si je peux le sortir. Sinon, je ferai un schéma », anticipe-t-elle, encore un peu dans la vague.

Reste une question : selon eux, cette épreuve a-t-elle un intérêt ? « Oui, sans hésiter », répond Marguerite, résumant le sentiment de beaucoup de lycéens. En 2^{de}, la jeune femme a passé trois mois en Italie, où l'oral est très présent dans le secondaire. « Ils ont un

grand O d'une heure en fin de cycle, qu'ils bossent toute l'année, rappelle-t-elle. Le résultat, c'est qu'ils ne sont pas déçus dans les études supérieures. »

La préparation s'est faite au fil de l'eau depuis quelques mois, durant les heures de spécialité. On a eu les détails du déroulé en février.

MARGUERITE, EN TERMINALE À CHANTILLY (OISE)





Pour préparer son grand oral, Marguerite, 17 ans, a fait un stage de théâtre : « C'est ce qui m'a le plus aidée, parce que, à part quelques exposés, je n'avais jamais pris la parole devant un jury », explique-t-elle.

